
PAYS RÊVÉ (2011)
de Jihane Chouaib

Joseph Korkmaz

Université Saint-Joseph de Beyrouth

ABSTRACT | La réalisatrice et scénariste Jihane Chouaib revient, après une longue absence, à la terre de ses parents qu'elle a quittée durant la guerre. Elle revisite le Liban Sud dont elle est originaire, puis se balade avec sa sœur, adepte de la danse, dans les lieux qui ont marqué son enfance. Ses pérégrinations sont teintées de nostalgie et de souvenirs doux-amers. Elle croise son itinéraire avec celui du dramaturge libano-canadien, Wajdi Moawad, de la réalisatrice et journaliste-photographe, Katia Jarjoura, et du réalisateur franco-libanais, Patric Chiha. Pour tous ces immigrants, le Liban est un pays rêvé que Jihane Chouaib ressuscite par son regard et son commentaire poétique.

MOTS-CLÉS | Emigration – Exil – Nostalgie – Rêve – Pérégrinations – Commentaire.

ABSTRACT | The scenarist and director Jihane Chouaib, returns after a long absence, to her native country that she left during the war. She visits South Lebanon where she was born and wanders with her sister, who's a dancer, in the places that marked her childhood. Her peregrinations are nostalgic and her memories are bitter-sweet. Her path crosses the path of the Lebanese-canadian playwright, Wajdi Moawad, of the the director and journalist photographer, Katia Jarjoura, and of the French-Lebanese director, Patric Chiha. To all these immigrants, Lebanon is the dreamed country that Jihane Chouhaib recalls through her view and her poetic comments.

KEYWORDS | Immigration – Exile – Nostalgia – Dream – Peregrinations – Commentary.

Née en 1972 au Liban, Jihane Chouaib a fui la guerre civile avec ses parents, a vécu au Mexique puis s'est fixée en France où elle s'initie à la littérature, au théâtre et à la philosophie. Sa disposition à l'écriture fait d'elle une scénariste consultante. Elle réalise de nombreux courts et moyens métrages dont *Otto* ou *des confitures* (2000), *Dru* (2009) et *Sous mon lit* sélectionné à La Semaine de la Critique du festival de Cannes en 2005. Son documentaire *Pays rêvé* (2012) est une plongée poétique et nostalgique dans le Liban de ses origines. Son premier long métrage, *Go Home* (2016) est une coproduction suisse, franco-belge et libanaise.

Pays rêvé (2011) – R et Sc : Jihane Chouaib

Prod : Iskra Films. Coprod : Orjouane Productions. Prod : Matthieu de Laborde. Ph : Dylan Doyle, Wajdi Elian, Lukas Hyksa, Sarmad Louis. Son : Nicolas Waschkowski, Emmanuel Zouki, Emmanuel Croset. Mont : Emmanuelle Pencalet. Chansons : Ya habibi Taala - Asmahan, Kan ya ma kan - Feyrouz. Int : Nada Chouaib, Wajdi Moawad, Katia Jarjoura, Patric Chiha, Jihane Chouaib. Durée : 85 min.

Pays rêvé

Le titre résume bien le propos de la cinéaste. Ce pays rêvé, le Liban en l'occurrence, existe autant dans le rappel d'un passé évanescent parce que lointain que dans la réalité. Il se conjugue avec les enjolivements et les fantasmes de l'enfance. Liée à ce pays qu'elle ne connaît pas vraiment, par la naissance, Jihane Chouaib est, comme beaucoup de ses semblables de la diaspora libanaise, une déracinée. La terre natale est ce ventre accueillant et rassurant, celui de l'éternelle mère nourricière qui ne cesse d'interpeller sa fille. C'est contre son ventre qu'elle porte son bébé face à la mer(e) dans le dernier plan du film, et c'est la lignée de sa grand-mère (un autre ventre maternel) qu'elle perpétue. En rejoignant ses compatriotes trois fois plus nombreux à l'étranger qu'à l'intérieur du pays, elle conforte l'image du Liban, terre d'émigration depuis les Phéniciens, les Grecs, les Romains, les Ottomans, et la fin de la Grande Guerre à maintenant. Si la guerre civile (1975-1990) et toutes les guerres qui l'ont précédée poussent à l'émigration, les temps de paix relatifs ne sont pas en reste. On a fui les affres des guerres et les conditions de vie difficiles d'un pays surpeuplé, aux ressources limitées et aux horizons bouchés pour des milliers de jeunes. L'émigration est la seule issue de secours et l'unique opportunité de réussite pour des générations entières, à tel point qu'elle est devenue une composante majeure de l'identité nationale. En s'interrogeant sur la nature, le présent et l'histoire du pays rêvé, on ne peut que buter sur la question fondamentale de son identité. À quel pays appartient-on ? Pourquoi faut-il s'entredéchirer sans cesse ? Qu'est-ce qui fascine et répugne en même temps ? En quoi consiste le désormais mythe du revenant ou de la revenante dans la conscience et l'inconscient des émigrants ?

C'est à ces questions fondamentales que s'attaque la cinéaste, et si elle n'apporte pas toujours des réponses concluantes (qui pourra le faire ?), elle a le grand mérite de faire mieux comprendre le Liban en le radiographiant soigneusement et passionnément. Elle va suivre et croiser le portrait et l'itinéraire de quatre

représentants typiques de la génération née au début de la guerre : deux hommes (l'écrivain, dramaturge et acteur, Wajdi Moawad, et le cinéaste Patric Chiha) et deux femmes (une danseuse, Nadine, sa propre sœur et, dans une certaine mesure, son alter ego, et la journaliste-reporter, Katia Jarjoura). Les quatre personnages ont en commun le désir de revenir à la terre de leurs parents et de satisfaire en partie la quête de leur origine. La cinéaste les accompagne, les interroge et commente leurs gestes et propos par une belle et judicieuse voix off qu'il faudrait publier un jour, et à travers le visage d'une petite fille (Nour Charaf), incarnation d'elle-même, jetée sur les routes de l'exil forcé. En passant d'un personnage à un autre, d'hier à maintenant, et l'inverse, et de la voix off aux paroles, Jihane Chouaib donne à voir et à entendre un kaléidoscope de souvenirs et d'impressions qui est à l'image du Liban déchiré et vacillant, en éternelle convalescence. L'état de guerre n'est pas dû seulement à des joutes armées, mais à un consensus de cohabitation interconfessionnelle fragile et par moments explosif. Ce n'est pas un hasard que les personnages évoluent souvent dans les ruines de la guerre vingt ans après sa fin. Les stigmates de la guerre sont toujours là et le Sud est en conflit permanent avec Israël. Les demeures désertées par leurs propriétaires (comme la maison de Nada, vrai prénom de la sœur Nadine, dans *Go Home*, le long métrage réalisé plus tard) et squattées parfois par des animaux (la truculente scène du troupeau de chèvres gambadant dans l'une d'elles), témoignent d'une léthargie et d'une agonie sans fin.

Le premier personnage, Wajdi Moawad, n'a pas effectué le trajet. Il a préféré rester dans une chambre d'hôtel à l'aéroport de Roissy, un *no man's land* significatif pour quelqu'un qui a un pied en France, son pays d'accueil, et un pied au Liban qui lui inspire « *un chagrin doux et infini* ». Étendu sur le lit de la chambre, il livre sa pensée en choisissant bien ses mots.



Une chambre d'hôtel dans un *no man's land* (Wajdi Moawad)

Pour lui la guerre civile est « *kitsch* », et il s'est rendu compte après coup que le milicien phalangiste qu'il voulait être à l'adolescence, servait la cause d'un parti politique inspiré du fascisme italien (plutôt du franquisme espagnol !), alors il a reconsidéré ce qu'on lui a inculqué de haine contre les Palestiniens, les Juifs,

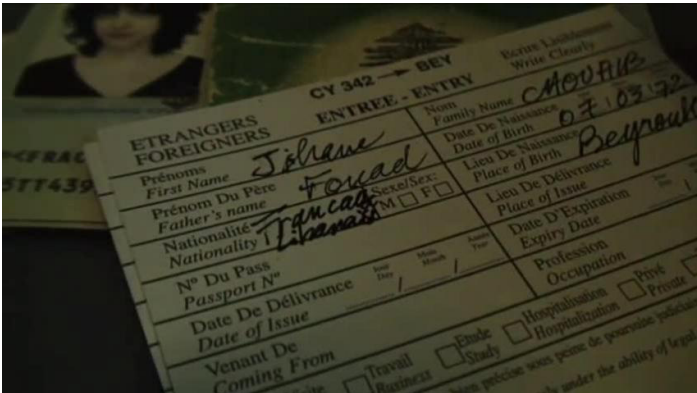
les Israéliens, les Sunnites, les Chiïtes... Cette œuvre de sape se termine par une conclusion édifiante sur le Liban de ses origines : « Je l'accepte comme un espace identitaire, mais je n'en fais pas mon identité ». La voix off renchérit : les émigrants libanais sont des mutants (Brésiliens, Français, Canadiens, Américains, Australiens...), et « l'identité c'est une prison. Se définir, c'est tracer des frontières et vivre enfermé dedans ». En réalité, cette définition d'une identité ouverte et cosmopolite est issue du statut même de l'émigrant, étranger à l'extérieur et à l'intérieur de son pays natal. Jihane Chouaib exprime parfaitement le sentiment d'étrangeté dès son arrivée à l'aéroport de Beyrouth, au début du film : « Mon pays existe-t-il encore ? »

Le deuxième personnage, Nadine, la frangine de l'infortune et de l'exil, s'exprime par son corps plutôt que par la langue arabe, dont elle n'a retenu que des bribes et des formules de politesse convenues. Les mots la laissent muette, alors la danse orientale condense tout ce que représente le Liban dans son imaginaire : « La féminité, l'amour, l'art, la musique, la poésie... c'est les tripes. » Les lieux qu'elle arpente (l'appartement de sa grand-mère, la maison délabrée, l'église Saint-Elie, les champs et les terrains vagues) sont des espaces vides. Elle ne parle à personne et se contente de regarder autour d'elle et de danser.

La danse du tronc et du corps (Nada Chouaib)



La voix off de la cinéaste se substitue à ce silence. Elle délivre ce que pense Nadine du traitement indigne réservé aux Sri-lankaises et autres femmes à tout faire. Ces dernières ne sont-elles pas des émigrantes et des étrangères contraintes à chercher, loin de leur pays, de quoi vivre décemment ? Le Liban, pays d'exil, est paradoxalement un pays d'accueil puisque la moitié de sa population est composée de réfugiés (Palestiniens, Arméniens, Kurdes et, récemment, Irakiens et Syriens), de travailleurs saisonniers et de femmes de ménage (Asiatiques, Africaines). À l'identité diversifiée et éclatée des Libanais, s'ajoute celle des étrangers. Chaque communauté a son identité et une certaine idée du Liban, comme la cinéaste ne manque pas de le rappeler. Elle est elle-même originaire d'un patelin où cohabitent musulmans et chrétiens que la guerre a mis face à face et dont les traces sont encore visibles.



Double nationalité et double identité.

Le troisième personnage, Patric Chiha, est « autrichien de naissance, libanais d'ascendance, français d'adoption » comme l'a écrit Isabelle Regnier dans *Le Monde*¹. Né quelques semaines avant le début de la guerre en 1975, il a représenté son père à travers l'homme d'une cinquantaine d'années (Alain Libolt) dont la mère est autrichienne et le père libanais, dans son moyen métrage, *Home*. Il revient au Liban pour le tournage d'un film qui raconte une histoire d'amour entre un milicien et une jeune femme durant la guerre, et se promène, pour les repérages, dans divers quartiers des Forces libanaises chrétiennes et dans des lieux encore marqués par les combats.

Le cinéaste dans la profondeur de champ des lieux de mémoire.



Le moment fort de son périple est la reconstitution d'une boîte de nuit où se produisait sa grand-mère, une danseuse viennoise, accusée à tort ou à raison de la mort de son mari retrouvé inerte dans sa baignoire. Jihane Chouaib insère ingénieusement dans les intrigues et les secrets d'alcôve de Beyrouth de l'époque, la figure emblématique de la sulfureuse Asmahan, grande chanteuse aux multiples aventures et facettes, qui appelle son amoureux pour venir à son

¹ - Le 11 mars 2008.

secours et qui avait évoqué, dans une autre mélodie, les tendres nuits de Vienne. La danseuse viennoise, rompue au déhanchement de ses consœurs orientales, est supplantée par Nadine qui lui rend ainsi un hommage fervent. Le pays rêvé est donc le pays de la fiction romancée, de la danse, des chansons de Fayrouz, la grande voix du Liban, qui a adapté certains airs célèbres de l'Autrichien Mozart. Là encore Beyrouth et Vienne s'associent, faisant de la première un trait d'union entre l'Orient et l'Occident.

Katia Jarjoura, le quatrième personnage, est née à Montréal en 1975. N'ayant pas vécu la guerre, elle ressent une culpabilité et une frustration que son travail de témoin et de photographe renforce inlassablement. Comment se fait-il qu'elle ait couvert des événements un peu partout dans le monde et non dans sa terre d'origine ? Elle revient à l'endroit où la guerre n'est pas terminée, c'est-à-dire à la banlieue Sud de Beyrouth et au Sud frontalier d'Israël, bastions du Hezbollah, après un séjour en août 2006 et les éclats d'une bombe dont elle garde la trace sur la peau de son ventre. La nostalgie de la guerre apparaît ostensiblement dans la collection de reliques qu'elle a constituée depuis et dans les portraits du leader du Hezbollah, Hassan Nasrallah, et les slogans de son parti. La guerre a sa propre « esthétique ». La voix off intervient pour corroborer la pensée et les sentiments du personnage : « *La guerre, c'est notre pays, c'est nos enfances, un monstre qui rôde qu'il faut sans cesse apprivoiser* ». Katia Jarjoura assiste à un meeting du Hezbollah et photographie une foule exaltée jusqu'à l'extase, puis rend visite à la prison libérée de Khiam, et malgré l'empathie et l'accueil chaleureux de la population, elle se sent toujours étrangère au Liban comme au Canada. La déambulation rappelle les pérégrinations des personnages des films de Ghassan Salhab et Borhane Alaouié. Les fantômes de la guerre sont partout.



Dans les ruines
de la guerre
(Katia Jarjoura)

Katia Jarjoura voit le Sud « peuplé de fantômes. Autant Beyrouth est une femme, autant le Sud c'est un homme camouflé en habit de militaire avec des bottes noires, les gilets pare-balles... ». Son périple achevé, elle doit repartir à l'instar de Nadine et Patric. Rester définitivement au Liban est aussi inenvisageable que s'en détacher complètement.

Le déchirement de l'exil, l'éparpillement des routes qui manifeste une dérouté psychologique, sont à l'origine de la déambulation constante des personnages. Condamnés à la bougeotte, faute d'ancrage dans un endroit sédentarisé auquel ils pourraient s'identifier, ils errent et flânent, à la recherche de bribes du passé dans un présent indéfini et aléatoire. La seule réalité qui peut les raccrocher à leur terre natale et les rasséréner est, terriblement, la guerre. « Est-ce qu'on peut voir le Liban sans la guerre ? », s'interroge la voix off qui précise plus loin, lors de la visite du village martyr de Cana, ce que lui inspire le lieu : « Ce mélange subtil de douceur et de massacre qui constitue notre pays. » Jihane Chouaib et les personnages qu'elle a filmés, forment, selon le propos de Wajdi Moawad, « une génération unique en voie de disparition... Enfants pendant la guerre, pas de récits de nous, il faut se débrouiller... Aujourd'hui on a quarante ans... Est-ce que je peux raconter l'histoire ? » Dans l'impossibilité de narrer la guerre (il n'y a toujours pas un manuel d'histoire officiel du ministère de l'Éducation nationale), et quand on n'a vécu, enfant, que ses prémices, les fantasmes prennent le dessus et meublent les zones d'ombre qu'elle a laissées. Le pays rêvé est le Liban, en partie fantasmé par la cinéaste. C'est le pays qu'un étranger revisite à des intervalles temporels plus ou moins longs. La génération qui n'a connu furtivement du Liban que la guerre, ne saura le reconnaître plus tard que dans les empreintes qui la rappellent. Cette donnée se trouve inmanquablement dans la quête des recoins de la guerre par les personnages. Ainsi, Katia Jarjoura trouve dans la lutte du Hezbollah contre Israël une survivance de la guerre civile, et Patric Chiha veut tourner un film dans le contexte de la guerre qu'il voudrait restituer, alors que Nadine recueille des nouvelles des bombardements et des morts et blessés de son village auprès d'une voisine qui ne l'avait pas quitté, et se rend même à l'église Saint-Elie où la caméra s'attarde sur des massacres peints sur ses parois.

Sur le pays rêvé, Jihane Chouaib jette un regard féminin peu fréquent parce que la guerre et, dans une certaine mesure, l'après-guerre, sont plutôt une affaire d'hommes. Ce sont ces derniers qui font la guerre et en parlent le mieux. Les femmes sont des témoins passifs, et leurs centres d'intérêt diffèrent de ceux des hommes. Il n'y a pas de récits de guerre et de portraits de combattants, mais le visage d'une petite fille à travers le pare-brise d'une voiture filant à toute vitesse, l'itinéraire de la sœur mettant en valeur les vertus de la danse et des chansons de Fayrouz et Asmahan, et se souciant du sort des servantes étrangères et de l'odeur des plantes et des fleurs. La féminité se conjugue avec la poésie (celle de Salah Stétié, une autre figure emblématique de l'émigration), et la fameuse « esthétique » de la guerre. La sensualité du regard enveloppe aussi bien les corps que les objets inanimés. Les maisons marquées dans leur chair respirent encore, telle cette bouteille en plastique suspendue à une ficelle secouée par une brise. Les terrains vagues, d'habitude vides et plats, deviennent des plaines riantes que le défilement des images captées de la vitre arrière d'une voiture, métamorphose. Aucune intempérie, aucune bourrasque, aucune neige, aucune pluie même, ne sont montrées. Le pays rêvé est jour et nuit éclairé et

éclatant. Aucune grisaille occidentale n'assombrit l'horizon. Sur le littoral que Jihane Chouaib exhibe dans le mouvement serein des vaguelettes, Europe, princesse phénicienne, a séduit le dieu suprême de la mythologie grecque, Zeus, qui l'a amenée sur l'île de Crète. Les Libanais sont-ils les descendants de cet illustre couple comme le souhaite Wajdi Moawad ? N'ont-ils pas relié, grâce à leur émigration et leur soif d'exploration et de conquête, les deux rives de la Méditerranée qui composaient le monde de l'époque ? La cinéaste conclut par sa voix off son odyssee libanaise qu'elle aimerait bien inscrire dans la lignée et l'héritage d'Europe : « La famille de ma grand-mère a émigré au Sénégal quand elle avait trois ans et elle n'est revenue au pays que quarante ans plus tard, et pourtant, pour ma sœur et moi, elle était le Liban... Fille de migrants, petite-fille de migrants, arrière-petite-fille de migrants. Pour mon fils, pour ses enfants, est-ce que je serais moi aussi la Libanaise ? » La réponse est dans « l'écume des jours » et de la mer.

Entretien avec la réalisatrice

En quoi le Liban est-il un pays rêvé ?

Je crois que ce que je dis dans le dossier de presse (téléchargeable sur le site) est mieux que ce que je pourrais redire maintenant.

Pourtant vous semblez le connaître. Vous venez de temps en temps visiter vos parents.

On peut continuer à rêver sur les lieux mêmes, ce n'est pas que la distance physique qui crée le rêve de pays. C'est d'ailleurs le pari du film : faire exister ces pays rêvés tout en filmant au Liban.

Comment avez-vous casté les quatre personnages et la petite fille ?

Ce sont mes proches : ma sœur, mes amis, mon « frère d'âme ». Je suis allée vers eux parce que leurs « pays rêvés », leurs visions/fictions du Liban me paraissaient divers, complémentaires, et romanesques... chacun comme une facette de mon Liban. La fillette est la fille de mon ami Wissam Charaf. En regardant ces images télévisées de notre guerre, elle faisait connaissance avec le passé de son père.

Vous avez tourné à la veille des élections législatives de 2009. On a l'impression qu'on est dans le même contexte préélectoral et politique de 2018.

C'est vrai.

Il y a beaucoup de ressemblance et de correspondance avec votre long métrage, *Go Home*.

J'ai fait Pays rêvé pour faire *Go Home*. J'avais commencé à imaginer *Go Home* au début des années 2000, confusément. Puis, je me suis mise à l'écrire en 2006 une première fois. Mais la guerre est revenue et elle a coupé en moi la possibilité de fiction pendant longtemps. Je ne m'en donnais plus le droit. C'est pourquoi j'ai fait ce documentaire. Pour comprendre ce qui m'arrivait et pour pouvoir revenir à la fiction.

Il y a une touche féminine, voire sensuelle, dans votre approche du pays rêvé : la danse lascive de Nadine, les caresses prodiguées aux éléments de la nature, l'évocation d'Asmahan...

Oui. Cette sensualité marque tous mes films. C'est mon rapport au monde. C'est aussi ce qui m'intéresse au cinéma. En voyant *Pays rêvé*, Wajdi m'a dit qu'il avait l'impression d'un film d'amour, pratiquement érotique. Une déclaration d'amour au Liban... Mais aussi une recherche mystérieuse et taboue que nous partageons tous, enfants de la guerre : comment comprendre que nos « parents » se soient entretués alors qu'ils s'aimaient. Quel est le rapport entre Eros et Thanatos en fait ?

La voix off est évocatrice et très belle. L'avez-vous écrite entièrement avant le tournage ou l'avez-vous modifiée ensuite ?

Merci. J'ai tout écrit pendant le montage. À partir de notes libres que j'ai prises avant et pendant le tournage.

Le meeting du Hezbollah est saisi au vif. Comment avez-vous procédé ?

Katia Jarjoura a obtenu l'autorisation, comme journaliste, de filmer le meeting. Nous étions avec elle, comme une équipe... notre équipe de tournage était très légère sur ce film, nous étions quatre.

Quelle est la part d'autobiographie dans les récits, les propos, les endroits et notamment pour Nadine ?

Tout est vrai... et rêvé.

Le montage visuel et sonore constitue l'essentiel de votre entreprise. Comment avez-vous mixé les archives avec les images du passé et du présent des personnages et la voix off ?

Je ne sais pas comment vous l'expliquer en quelques lignes. C'est de la construction et de la poésie. C'est comme écrire.

Il n’y a pas de neige et de pluie. Le pays rêvé est un printemps et un été où les terrains vagues, les plaines plus ou moins verdoyantes, les quartiers surpeuplés et populaires, les ruines de la guerre, convergent vers le littoral, lieu de départ et d’arrivée par excellence.

Oui. C’est joliment dit.

Pourquoi avez-vous choisi des chansons d’Asmahan et de Fayrouz ?

Parce qu’elles m’émouvent terriblement. Parce qu’elles nous réunissent, aussi.

Le pays rêvé sera-t-il un jour le pays du vécu ou resteriez-vous la Libanaise aux yeux de votre fils ?

Je ne sais pas.

Entretien réalisé le 14 juin 2018

ملخص | تعود المخرجة وكاتبة السيناريو جهان شعيب بعد غياب طويل الى ارض اهلها التي تركتها خلال الحرب. تزور جنوب لبنان مسقط رأسها وتجول برفقة شقيقتها هاوية الرقص في الأماكن التي دمغت طفولتها. تجوالها مقرون بالحنين وبالذكريات الحلوة المرّة. وقد مزجت مسيرتها مع مسيرة المسرحي اللبناني وجدي معوض والمخرجة والصحافية-المصورة كاتيا جرجورا والمخرج اللبناني الفرنسي باتريك شيحا. لجميع هؤلاء المغتربين لبنان هو البلد الحلم الذي أحيطه جهان شعيب بنظرتها وتعليقها الشعري.

كلمات مفتاحية | الاغتراب - النفي - الحنين - الحلم - التجوال - التعليق الشعري.

NOTICE BIOGRAPHIQUE | Joseph Korkmaz est professeur en études cinématographiques à l'Université Saint-Joseph de Beyrouth. Il est l'auteur de *Le cinéma de Claude Sautet* (Lherminier, 1985), *Entretiens inédits avec Claude Sautet* (Orizons, « Cinématographies », 2019) et *Présence du cinéma libanais* (L'Harmattan, « Champs visuels », 2019). Il est le fondateur et l'éditeur en chef de la revue *Regards*.